

Ame d'amoureuse

Autor(en): **Raevsky, Otto**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **22 (1919-1920)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ÂME D'AMOUREUSE

Une âme d'amoureuse nous est dévoilée dans la dernière œuvre d'Ada Negri: *Il libro di Mara*; livre d'amour, cri passionné, où l'extase fait vibrer les cordes les plus intimes de l'être; pour parler de l'amour, la poétesse retrouve les images anciennes, les symboles immortels qui, depuis des siècles, sommeillent dans les profondeurs de l'âme humaine — images et symboles plus clairement expressifs que toutes les dissertations philosophiques.

Un souffle impétueux se dégage de ce livre, sans nuire pourtant à la finesse exquise des sentiments. Nous y trouvons toute la gamme des nuances de l'émotion amoureuse, depuis le rayonnement de l'extase jusqu'au désespoir poignant de celle que la mort frappe en son amant.

La première de ces poésies en prose (*Soleil et Ombre*) offre une image symbolique saisissante: le soleil de Juillet baigne les amants de „l'ardeur de son vaste flamboiement“; ils vivent l'heure inoubliable, le délire grâce auquel ils vont dominer le temps même: „que le temps s'arrête à l'heure de soleil qui te fit divine sur cette terre, car le reste n'est qu'ombre.“ ...

Ada Negri fait ici revivre le symbole le plus ancien de l'amour: le Soleil qui engendre la vie par sa lumière et par sa chaleur.

Celui qui l'incarne pour elle, lui apparaît comme un être quasi-divin. Dans „l'Apparition“ il se trouve élevé au rang du soleil. Il entre dans la chambre où elle l'attend, le souffle des champs, de l'espace et „une grande flamme de soleil“ y pénétrant à sa suite; elle s'arrête, éblouie, n'osant aller vers lui; „si compact était le silence que les paroles retenues semblaient se graver dans les airs. — Tant qu'elle vivra, elle aura tes paroles en son cœur et ta main restera sur son épaule. Jusqu'à la fin de sa vie, tu seras dans son souvenir, égal au soleil.“ Cette identification de l'amant avec le soleil et tous les traits que nous trouvons disséminés dans diverses autres poésies, lui prêtent un caractère presque divin. Aussi, dans maint endroit de son livre, Ada Negri lui donne-t-elle le nom de „Seigneur“, s'adressant à lui comme à celui qui guiderait sa destinée, par exemple dans „Acceptation“: „j'accepte l'effroyable pour obéir à ta volonté; quand donc, au temps du bonheur même, t'ai-je désobéi, ô Seigneur?“ ... L'expression de cette acceptation atteint ici une hauteur sublime: fortifié, purifié par la douleur, son amour lui dicte la soumission à la volonté de celui qui l'a quittée; elle envisage le travail à accomplir en son nom, couronné par le revoir dans l'avenir lointain, lorsque tout sera terminé, „à l'heure où l'ave s'épanouit dans les airs“. (Il m'est impossible de ne point citer ce vers d'une si rare et si délicate beauté).

Ne pouvant analyser toutes ces poésies, j'en indique les traits les plus saillants. Mais il en est une encore que je ne puis passer sous silence. Ada Negri y atteint une hauteur purement mystique; c'est la „trasumanazione“ — mot impossible à traduire littéralement, signifiant le *trans-humain*; l'amour humain l'y amène à pressentir celui qui est universel:

„plus rien de ce qui offense la chair vieillie ne peut la frapper,
car elle t'appartient en la lumière et en l'espace, dans la profondeur
et sur les hauteurs.

Présent, de jour et de nuit, absolu, ô amour invisible, ô amour universel,
tu l'absorbes comme au temps où tu la ravissais en ton étreinte...“

Les notes d'adoration, la douleur causée par la disparition de l'amant, se répètent, infiniment variées, dans toutes les autres poésies. Ce sont des souvenirs douloureux, comme les „Songes“; ou bien des souvenirs de bonheur, comme le „Réveil“ où l'amour mutuel atteint son expression la plus parfaite. C'est la rêverie délicieuse de la „Symphonie Azurée“, tableau d'une légèreté et d'une délicatesse telles, que, seule, la musique pourrait les traduire.

Après la souffrance aigüe de „l'Anniversaire“ et le sombre renoncement de „Sans Adieu“, les accords de cette viole d'amour expirent dans les trois dernières poésies: le Don, le Vœu, Demain, dont voici quelques strophes:

O don de la mort, je suis confessée, j'ai reçu le sacrement de la communion; mon âme est donc prête à s'élaner à ta suite pour ne jamais revenir ... (Le Don).

Que chaque pensée devienne œuvre, que chaque germe se transforme en fruit, que tout pleur devienne un chant.

Maintenant que ton esprit en paix est descendu en moi ... (Le Vœu).

C'est avril, demain, et tu approches pour me conduire à mon dernier printemps ... (Demain).

La voie de l'amour et de la douleur est parcourue; le travail intérieur s'accomplit en cette âme de femme si cruellement éprouvée mais ayant pourtant goûté à des instants de joie suprême. Pour finir, nous ne pouvons que répéter la dernière strophe du „Nocturne lunaire“:

e sia silenzio.

ZURICH

OLGA RAEVSKY



NEUE BÜCHER



DER FISEL IN DER FREMDE. Von E. Bütikofer (Schweiz. Heimat-kunstverlag, Weinfelden 1919; geb. 4 Fr., 157 S.).

DER GEISSHIRT VON FIESCH. Von E. Eschmann (Orell Füssli, Zürich, 1919; geb. 9 Fr., 268 S.).

Das Büchlein Bütikofer's erzählt „das Märchen der Wanderjahre“: wie er als junger Mann aus der Welschlandpension ins Technikum eintritt, nach Bestehen der Prüfung sein Bündel packt nach Algier, dann nach Spanien, dem Lande des Siebensturentages, wo er bald in Barcelona, bald in Madrid als Angestellter arbeitet, bis ihn die Welle des Zufalles als Direktor einer Kraftanlage in ein kleines Nest verschlägt, wo er das Volk kennen lernt wie es wirklich ist. Da fällt denn auch der Vergleich zwischen dem Spanier, der einfach „anständig“ ist, und dem Schweizer, der auch in der Fremde

derselbe „Nörgler und Kleinigkeitskrämer“ bleibt, sehr zugunsten des ersteren aus. Dann kehrt der Fisel zurück und vermag sich endlich selbständig zu machen.

Das Bändchen ist reich an Erfahrungen und Einblicken ins praktische Leben, und die beiden letzten Abschnitte sind für junge Kaufleute äußerst beherzigenswert mit ihren erhellenden Streiflichtern auf das Leben im Groß- oder Kleinbetrieb. Künstlerisch aber ist das Büchlein ohne großen Wert; es hat nur den Vorteil, dass es schlicht, ohne Kunsterei, geschrieben ist und darum wohlthuend wirkt. Das allzu häufige Weglassen des Fürwortes ist aber ein hässlicher Stilmangel, der an das berühmte Kaufmannsdeutsch erinnert.

Eschmanns Jugendschrift steht höher, obwohl sie nicht durchaus befriedigt. Josi Zurbriggen, frühe des Vaters beraubt, wird, da auch noch